

Serge Bouchard



C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

C'était au temps
des mammouths laineux

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

Le Moineau domestique, Guérin, 1991 ; Boréal, 2000.

Quinze lieux communs (avec Bernard Arcand), 1993.

De nouveaux lieux communs (avec Bernard Arcand), 1994.

Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs (avec Bernard Arcand), 1995.

De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs (avec Bernard Arcand), 1996.

Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs (avec Bernard Arcand), 1998.

L'homme descend de l'ourse, 1998 ; coll. « Boréal compact », 2001.

Du pipi, du gaspillage et sept autres lieux communs (avec Bernard Arcand), 2001.

Les Meilleurs Lieux communs, peut-être (avec Bernard Arcand), coll. « Boréal compact », 2003.

Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu, 2004.

Les corneilles ne sont pas les épouses des corbeaux, coll. « Papiers collés », 2005.

Serge Bouchard

C'était au temps
des mammouths laineux

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

©Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Bouchard, Serge, 1947-

C'était au temps des mammouths laineux

(Collection Papiers collés)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2110-3

1. Québec (Province) – Mœurs et coutumes. 2. Québec (Province) – Conditions sociales – 21^e siècle. 3. Civilisation occidentale – 21^e siècle. 4. Indiens d'Amérique – Amérique du Nord. I. Titre. II. Collection : Collection Papiers collés.

FC29I8.B68 2012 306.09714'0905 C2011-942662-5

ISBN PAPIER 978-2-7646-2110-3

ISBN PDF 978-2-7646-3110-2

ISBN ePUB 978-2-7646-4110-1

*À Bernard,
dont la vie me manque.*

C'était au temps des mammouths laineux

Je dis souvent à mes petits-enfants, et à ma fille aussi, encore jeune et toute petite, qu'il fut un temps où les ordinateurs n'existaient pas. Je leur explique que ce temps-là, je l'ai connu. Oui, mes enfants, mes beaux petits-enfants, j'ai vécu dans un monde sans touches ni écrans. Cela leur semble si impensable qu'ils en restent bouche bée, incrédules, me dévisageant comme si j'étais un homme de mille ans. Je puis en mettre plus et en remettre encore, car il y a tant à dire. Oui, mes enfants, quand j'étais petit comme vous, il n'y avait pas de télévision dans nos maisons. J'avais huit ans quand mes parents ont acheté la première, en noir et blanc, bien sûr, avec des antennes bizarres qui ne garantissaient jamais une bonne réception. Plus je leur parle de ma jeunesse, plus leurs yeux s'écarquillent, plus le doute s'installe dans leur petit cerveau : cela n'est pas possible, c'est une histoire de grand-papa, comme lorsqu'il nous raconte qu'il a mangé de l'ours, couché sous la neige ou vu des milliers de caribous. Ou la meilleure encore, qu'il a failli mourir noyé dans l'océan Arctique, un jour sombre de novembre où il fut recueilli par une belle Esquimaude qui l'avait pris pour un blanchon.

En vieillissant, on se raconte des histoires, on en raconte à ses enfants et le reste coule de source, qui est la source universelle de notre propre nostalgie. Doit-on priver les vieux de leurs primales nostalgies ? En disqualifiant avec violence les mondes qu'ils ont habités, qui n'existent plus, mais qui les habitent encore ? Même si tout se bouscule avec une puissance et une

finesse technologiques sans précédent dans l'histoire, il reste que le temps d'aujourd'hui a toujours existé, qu'il existera toujours, comme existeront toujours les temps passés et les temps à venir. Je raconte à mes enfants que je suis né dans un autre pays, celui de mon enfance, je leur dis qu'eux-mêmes entreprennent un voyage qui les mènera très loin de là où ils se trouvent aujourd'hui, en face de moi, en face de leur écran, les écouteurs de leur iPod dans les oreilles, et que leur monde, comme le mien, s'en ira lui aussi au rayon des *Charriages, réminiscences et menteries*.

Quand la télévision est arrivée dans notre salon, la programmation n'était pas continue, il n'y avait pas de petits bonshommes toute la journée. C'est lentement que la télévision s'est infiltrée dans nos vies, il a fallu qu'elle emprunte le fil du temps. Elle n'est donc pas débarquée comme ça, à pleine puissance, avec ses chaînes spécialisées, son câble, son satellite. Non, elle s'est révélée par petits pas, une image après l'autre, améliorant sa définition étape par étape, et il a fallu des années avant qu'elle n'affiche ses vraies couleurs. On sait que les Papous avaient une peur bleue des caméras et des appareils photo. Comme eux, par une sorte de prudence primitive, nos parents ne voulaient pas que nous regardions librement ce nouvel écran. *Pépinot et Capucine*, la lutte des nains, une période de hockey les soirs de coupe Stanley, et c'était tout. Une heure ou deux par semaine. Oui, nos parents avaient la prudence élémentaire des Papous et des Zoulous, ils savaient que la télévision pouvait avoir des effets pervers sur notre vision. Ils se méfiaient de cette lampe mystérieuse qui éclairait en faisceaux nos visages ébahis.

Et mes enfants de demander : que faisiez-vous sans WiFi, sans iPod, sans chaînes câblées spécialisées, sans réception HD, sans jeux d'ordinateur, sans Internet, sans vidéos dans l'auto, sans cinéma 3D ? Je leur réponds que je ne me souviens plus très bien. Nous ne faisons rien de spécial ; nous faisons beaucoup de vélo en été, cela je le sais, sans casque ni aucune surveillance. Pendant tout un été, le mien de vélo n'avait même pas de freins ; il ne s'est trouvé aucun adulte pour s'en alarmer.

Nous étions des petites bandes pédalantes, patrouillant les ruelles du quartier, à la recherche de rien du tout. Nous imaginions des courses, des fuites et des poursuites. Non, je ne me souviens plus très bien ; mais il y avait d'interminables parties de hockey dans la rue, avec une balle bleu blanc rouge, sur la neige, sur l'asphalte. Des parties de baseball en été, avec une vieille balle supposée être dure et blanche, mais qui était brune, molle et décousue ; quelques baignades dans le fleuve, et d'autres niaiseries sans importance. Tout est bien flou et mon bâton de mémoire n'a pas la puissance souhaitée.

Il est vrai que nous étions dehors, automne, hiver, printemps, été. Cependant, je crois qu'il n'existait pas, le mot *activité*. Nous n'avions pas d'ordinateur, pas de parents pour jouer, pas d'intervenants pour nous encadrer, pas de moniteurs. Il n'y avait pas de téléphone cellulaire, il n'y avait pas de téléphone sans fil. Nous ne téléphonions pas. Je ne me souviens pas d'avoir eu une conversation téléphonique avec un ami. Les photos de nous étaient rares, parfois très belles, car nous étions endimanchés, mais personne ne disait que nous étions beaux. Ma mère n'a jamais mis mes dessins sur la porte du réfrigérateur, il n'y avait pas de photos de nous dans la maison, nous n'avions pas de chambre particulière. Petits, nous étions trois à dormir dans la même pièce et le soir, avant de nous endormir, je racontais des histoires inventées à ma sœur et à mon frère.

La vie était plate à mourir. Après le vide des vacances d'été, l'école recommençait, avec son train de nouveautés qui n'en étaient guère, un tableau vert plutôt que noir, de la craie jaune plutôt que blanche, l'arrivée d'un nouvel élève, la disparition inexplicquée d'un ancien, et l'attente de la neige, peut-être même des grosses tempêtes. L'hiver, nous pelletions, des patinoires, des entrées de garage, des trottoirs. Je me souviens d'avoir beaucoup pelleté, apprenant l'art de créer des petits chemins parfaits dans la neige, des sculptures à la pelle. Alors, pourquoi ce monde qui n'avait rien du tout, qui était sans ceci, sans cela, sans souffleuse individuelle, sans miracle et sans Miracle Mart, sans argent en plus, pourquoi ce monde privé et

amputé m'apparaît-il si plein de tout, quand il m'arrive de me le rappeler ? Car nous vivions dans la noirceur, nous allions innocents en noir et blanc, ignorants de tant d'affaires et ignorant l'immensité du monde.

Dans ce temps-là, mes enfants, les chiens allaient sans laisse en ville. Ils se faisaient frapper par les automobiles, ils mordaient les mollets des passants, oui, cela arrivait, et les passants sacraient, bottaient le flanc du chien, mais ils ne se rendaient pas d'urgence au premier hôpital. Il n'y avait pas d'autobus scolaires, nous marchions. Personne ne parlait de sécurité, de violence à l'école, d'intimidation, de compétences et de performances. C'étaient des temps obscurs où les professeurs nous battaient, si nous avions le malheur de mériter la « strappe », courroie de cuir qui nous terrorisait au même titre que les verges, les bâtons et les retenues. Nous donnions et recevions des coups de poing sur la gueule, la cour d'école était une dure école, nous nous frappions la tête sur la glace des patinoires extérieures, nul ne connaissait le terme *commotion cérébrale*, les rondelles nous cassaient des dents. Le sang coulait sur la neige blanche, mais jamais personne n'appelait sa mère.

Je fus gardien de but sans masque, sans casque. Je jouais pour l'équipe de Providence. J'ai toujours aimé ce mot, Providence, le plus beau nom de ville qui se puisse imaginer. Car le frère du Sacré-Cœur qui organisait la ligue de hockey donnait à nos équipes des noms de villes de la ligue américaine. Amusant. J'ai reçu trois rondelles au visage, j'en ai encore les cicatrices cinquante-cinq ans plus tard. Mais nous avons gagné la petite coupe de je ne sais quoi et nous étions contents. Moyen Âge, je vous dis. Le bâton de hockey était précieux, il devait durer deux ans, car un bris signifiait la fin de la saison pour les pauvres malchanceux que nous étions. Il n'était pas question d'en acheter un nouveau sur l'heure. Nous étions de très bons petits joueurs, certains d'entre nous ont même fini dans les rangs professionnels, avec le club des Rangers de New York.

À l'école, les professeurs ne se posaient pas de questions : silence dans la classe et apprends ce qu'on t'enseigne, par cœur,

par répétition, par punition, de bon ou de mauvais cœur, apprends. Nous pensions tous que ce temps-là n'était rien d'autre que le temps d'une petite prison. Il ne serait venu à l'idée de personne que l'école fût là pour notre joie et notre plaisir. Le prof était un prof, l'élève était l'élève, le prof avait tous les droits, nous n'en avions aucun, et tout allait pour le mieux. Quand le prof disait quelque chose, personne ne le croyait, surtout quand il parlait de Bernadette Soubirous, du père Brébeuf, de la nécessité d'être charitable ou de l'importance d'apprendre par cœur les curieuses fables de La Fontaine.

Le petit Paquette est mort dans l'incendie de sa maison. Le petit Chagnon s'est noyé dans un trou creusé pour installer l'aqueduc. Le petit Laviolette s'est fait couper les deux jambes, tombé en bas du train auquel il s'accrochait pour venir à l'école. Je ne me souviens pas qu'un psychologue soit venu nous consoler, nous rassurer. Au contraire, on se servait de ces drames pour nous terroriser, pour faire image et nous élever. Mais ça ne fonctionnait pas : nous dormions quand même le soir, à poings fermés.

Je ne me souviens de rien, mais je sais que nous avons joué, beaucoup joué, et que le temps de cette jeunesse s'est écoulé sans qu'on le sache. Nous sommes arrivés, à vingt ans, beaux et belles comme des fleurs, forts et fortes comme des chevaux. Libres de courir où nous voulions, libres de devenir les héros que nous imaginions. Nos parents nous chassaient tôt de la maison, comme la mère ours qui pousse son jeune à s'en aller. Pas question de tourner autour d'un foyer qui n'était plus. Rien n'était parfait, tout allait de travers, mais nous allions ailleurs. On entreprenait des études sans avoir un sou en poche, il y avait les prêts d'honneur, les emprunts divers, le travail en parallèle, personne ne pensait à son manque et à son malheur. Comme s'il faisait toujours soleil, sans compte épargne-études, nous n'avions peur de rien. Nous dormions encore le soir, nous dormions tels des innocents sur la montagne de nos dettes, bercés par les vagues de nos incertitudes.

Nous avons grandi sans Mario Bros. Cela est-il possible ?

Depuis quelque temps, les choses ont beaucoup changé. À présent, les enfants reviennent de l'école avec des phrases qu'ils répètent à tout vent et ils ont tendance à croire tout ce que leurs professeurs racontent. Le phénomène a débuté avec mon fils qui a aujourd'hui trente-cinq ans. *Fumer la cigarette est un crime, contre soi, contre les autres, contre la vie.* On ne lui a rien dit du ciel, de la terre, du fait que Dieu est partout, que le Saint-Esprit a des ailes et une tête frisée, que l'après-midi du Vendredi saint des nuages noirs s'accumulent le temps d'une culpabilité difficile à racheter, personne ne lui a parlé de l'éternité ou des flammes de l'enfer. Non, on lui a parlé de la fumée de cigarette et des poisons mortels. Mais ce premier constat moral n'était rien encore. D'autres certitudes ont suivi : *Il faut sauver la planète, composter, recycler, sauver les animaux sauvages, les arbres, ne pas rouler en voiture, ne pas faire tourner son moteur pour rien, ne pas brûler du bois, ne pas manger de viande de bœuf, il faut respecter les autres cultures. Les gens, avant, n'étaient ni gentils ni fins. « Ils ne savaient pas mieux », il faut leur pardonner. Ils étaient petits, ils s'ennuyaient...* La Bible des Temps Modernes s'écrivait...

Nous, nous ne savions pas qu'il y avait d'autres cultures, nous ignorions tout de la diversité du monde. C'était l'époque des Canadiens français, imaginez ! Et pourtant, il y avait dans ma petite rue un couple de vieux Allemands qui ne parlaient pas français mais avec qui nous parlions quand même, avec les yeux, je crois. Le dépanneur était tenu par une Polonaise qui le parlait à peine, le français, mais qui nous surveillait, avec son regard polonais, pour ne pas que nous chipions des « palettes » de chocolat. Il y avait des Italiens, des Irlandais, ou étaient-ce des Écossais ? Mais il y avait aussi deux familles du Lac-Saint-Jean, les Villeneuve et les Fortin. Dans ma classe, au collège, des Serafini, des Gregorato, des Cofsky, des Horvath, des Dockstader, un Medvedev, des Brown, des McNulty, des Cameron, des Duff et des McDuff, des Campbell, des Nelson et des McLaughlin, un Haïtien perdu et des Beausoleil, des Métis de l'Ouest canadien, de la région de la Tale des Saules. Ainsi que quelques

Français « de France », comme nous disions pour le pain, les pâtisseries et les cerises.

C'était au temps des mammouths. Nous allions libres dans les rues de la ville, à la recherche de petits Anglais pour les insulter et leur lancer des roches, ou dans les boisés en imaginant que nous étions en train de découvrir les grandes forêts vierges du Missouri, chapeau de Davy Crockett sur le coco, par des 30 degrés Celsius qui clouaient jusqu'au bec des grillons (quand on pense que ces boisés étaient de petites forêts à meurtre où les mafieux de Montréal venaient régler leurs comptes). Nous nous blessions souvent aux genoux, nous avions de grosses gales aux coudes durant tout l'été, et l'hiver les oreilles nous gelaient autant que les orteils, à devenir bleues et noires, assez bleues et assez noires pour que je me souviennne encore de la douleur des dégels. Nous n'avions ni pédiatres, ni psychologues, ni instructeurs. Les docteurs faisaient des points de suture, ils nous donnaient des sirops imbuables, ils grognaient quelques phrases toujours rassurantes. Le dentiste, lui, nous arrachait les dents.

Je regardais le fleuve pendant des heures, juste pour l'imaginer, coulant tranquille dans la nuit des temps. J'apprenais le nom des bateaux transatlantiques par cœur. Je me suis amouraché d'un vieil orme, me disant qu'il avait vu passer les canots des Indiens, j'ai adopté des crapauds que j'allais chercher dans les puisards malodorants. Je rêvais de grand-route, je rêvais de camions, je les suivais en imagination, tous ces gros camions-remorques qui n'arrêtaient jamais de rouler dans les rues de nos récréations, mastodontes que nous devons éviter, dans l'idée simple de ne pas nous faire écraser. Les autobus de la ville était beaux, bruns et beiges, avec des rondeurs humaines. Nous les regardions passer et repasser, jusqu'à reconnaître leurs numéros et le visage des chauffeurs.

Papa était absent. Tous les papas du monde travaillaient au loin. D'ailleurs, personne ne voulait voir cela, un papa à la maison, les jours normaux de semaine. Un père présent, cela sentait le drame, l'accident, le chômage. La place d'un papa était d'être

ailleurs, en train de faire de l'argent. Chez nous, il ne venait que pour dormir ou pour jaser avec ma mère, pas question de le déranger. Il venait porter son magot, le vendredi bien souvent, de l'argent comptant dans une enveloppe brune. C'est vrai, dans ce temps-là il n'y avait pas de cartes de crédit, pas de cartes guichet, pas de NIP, pas de mot de passe, il n'y avait que de l'argent papier et des sous noirs. Un monde de cennes noires, de piasses et de deux piasses. Et nous, nous n'avions pas une cenne dans nos poches.

Ma mère aussi rêvait de partir, de travailler, d'argent et de liberté. Nous étions ses amours, certes, mais nous étions surtout ses poids et charges, ses attaches et ses menottes. La maison était son donjon. Elle pestait contre les curés, contre Duplessis, contre le pape, contre les hommes et contre le monde entier. Elle buvait un seul petit coca-cola par jour, avec deux pailles tachées de son rouge à lèvres, plaisir qu'elle étirait tout le jour, parlant au téléphone avec tante Georgette, des heures de hum... hum... hum.

Elle nous éloignait des soutanes et elle nous forçait à lire les œuvres de Jack London. Pourquoi Jack London ? Allez savoir. Elle nous obligeait à lire l'*Encyclopédie de la jeunesse*. Et la comtesse de Ségur ! Pourquoi la comtesse de Ségur ? Allez savoir. *Mémoires d'un âne* et *Croc-Blanc* furent mes premiers livres, avec *Un bon petit diable*. Nous étions tous, d'ailleurs, des bons petits diables. Dans la ruelle, nous avons fait des pièces de théâtre, costumes, scènes, apprentissage de texte, petite bande de comédiens qui peinaient pendant deux semaines pour donner un spectacle qui ne valait rien du tout, un pirate, une fanfreluche, un clown triste... Avec mon vélo, je faisais de fausses livraisons, oui, je livrais de faux paquets à l'autre bout du quartier, en rédigeant de fausses factures. Je jouais, mes enfants, je jouais au livreur, au chauffeur, au camionneur. J'allais loin, jusqu'aux champs en bordure de la ville, j'apprenais la longue distance, la solitude, et mes mollets étaient en fer. Je voulais être un ermite ensauvagé, mais l'affaire se présentait mal, avec tant d'amis dans les alentours.

Sans ordinateur, sans iPad, sans vélo de montagne ; notre vie était notre propre cinéma, et nous faisons une montagne de rien. Comment avons-nous pu grandir dans ce désert de rien ? Sans électronique, sans traitement de texte, sans Future Shop ni méga centres commerciaux, sans rien ? Il n'y avait même pas de McDonald ! Pour manger du poulet Saint-Hubert, il fallait aller jusqu'à la rue Saint-Hubert ! C'était un monde sans poutine ni pizzas congelées. Nous n'avions pour nous sustenter que le Roi de la Patate, une ou deux fois par été. Deux « stimés moutarde-chou », une patate, un petit coke, et le coup était marqué.

J'ai écrit un petit livre, à l'âge de sept ans : *Les Aventures de Tim Horton et de Madame Dessurault*. Ce souvenir est surréaliste quand on considère, mes enfants, que les restaurants Tim Horton n'existaient pas à cette époque. C'était simplement le nom d'un joueur de hockey, le défenseur portant le dossard numéro 7 des Maple Leafs de Toronto. J'aimais son nom, j'aimais son visage sur les cartes de hockey, tout simplement, il avait la gueule du héros qui trottait dans ma tête. C'est quand même incroyable : si on m'avait dit que mon héros deviendrait une chaîne de beignes dont le logo est plus touchant que le drapeau canadien, je ne l'aurais pas cru ! Mon livre, je l'ai écrit avec un crayon à mine, reproduisant les caractères typographiques d'un livre normal, il n'était pas enluminé, nous n'avions pas de crayons de couleurs. Une corde attachait les feuillets à une couverture en carton, sur laquelle j'avais mis le titre en gros, et mon nom. (Fabriqué en un seul exemplaire, c'est aujourd'hui un livre très rare.)

Madame Dessurault, c'était la femme, la beauté de la femme. Comme j'aimais la douceur de la main de ma maîtresse d'école, et l'odeur de son parfum, comme j'imaginai ses jambes ! Combien nous aimions, nous les petits garçons, espionner la voisine qui étendait son linge les beaux après-midi d'été, alors qu'elle s'étirait un peu du bout des pieds, et que nous pouvions apercevoir le début de la rondeur de sa fesse, ce qui nous donnait des mois à rêver ! Notre vie était pleine de

ces mystères, de ces cachettes, de ces apprentissages interminables de désirs impossibles, des désirs riches qui allaient occuper nos esprits pendant des années et des années. Car c'était quasiment impossible de voir une femme toute nue, sans YouTube. Nous étions condamnés au désir.

D'ailleurs, côté musique, à l'aube de la révolution millénaire du rock, nous avons deux minutes pour écouter *Don't Be Cruel* d'Elvis Presley au Hit Parade de CKVL, à 17 h 30, avec Léon Lachance. Oui, nous n'avons que la radio. Il fallait écouter la réclame d'un vendeur de tapis, trois navets romantiques et les présentations du disc-jockey pour entendre une seule fois la chanson magique. Et c'était tout. C'était un monde qui « gri-chait », comme ces 45 tours sous l'aiguille émoussée, ces 45 tours ondulant sur la table d'un tourne-disque fatigué. Il est déjà mort, ce mot qui n'a pas eu le temps de vieillir : *tourne-disque*. Comme sont morts les paysages tristes et quétaines de mon insignifiante jeunesse, gravier, briques rouges, poussière de ciment, carcasses paléo-industrielles des usines surannées, salons funéraires, délicatessen, cuisine canadienne et cantines à patate, térébenthine de la quincaillerie, et autres cours arrière de la petite histoire des quartiers sans nom.

Le temps des grands-pères appartient aux grands-pères. Voilà une planète depuis longtemps explosée, dont les débris s'éparpillent dans l'infini des temps passés. Il n'y avait pas de camps de jour, pas de service de garde, pas de vacances, pas d'avion pour aller voir papa en France ou pour aller dans le Sud en hiver. Il n'y avait rien. On passait des jours et des jours à ne rien faire, devant un poteau de téléphone, entre deux poteaux de clôture, à faire le poteau justement. On s'essouffait comme des chiens sans laisse, pour rien. On regardait les carouges à épauettes, dont le cri annonçait la fin de l'école, le début des jours de liberté le long de la *track*, à l'ombre des wagons de charbon, là où poussaient les chardons, les « craquias », les herbes hautes et les herbes piquantes. D'ailleurs, c'étaient nous, ces herbes sauvages des recoins de ville, nous poussions comme de la mauvaise herbe en bordure des routes, comme les que-

nouilles brunes ou les asclépiades, remarquables anonymes des jardins oubliés.

Peut-on imaginer un monde sans glissades d'eau, sans piscines à vagues, sans fêtes d'enfants, sans montagnes de cadeaux, sans semaines de relâche, sans télé à écran plasma, sans cinémas maison, sans manettes, sans touche *delete*, sans *cut and paste*, sans Facebook, sans Twitter, sans Wikipedia, sans tout ce savoir et ces facilités auxquels nos enfants sont exposés à la vitesse de la lumière, ce qui les rend, paraît-il, si allumés ? Ils pensent vite, ils apprennent, ils savent, ils voyagent, ils voient, ils sont en train de devenir une espèce supérieure, des êtres de clavier, de fichiers, de trucs numériques et de phrases courtes. Que feront-elles, ma fille et mes petites-filles, de tout ce pouvoir ? Que feront nos petits, de tous ces plaisirs ? La terre est Google, vont-ils gougouler leur vie ? Dans les archives de leur *time machine*, qui leur expliquera le Temps ? Qui leur parlera du doute, de l'angoisse, de la douleur, de la force et de l'élan de vivre ? Qui leur dira que leur main est autre chose qu'un pouce sur une souris, qu'un doigt sur une touche ? Ils verront le monde en résumé de résumés de résumés. Un GPS intellectuel leur montrera tous les recoins de la pensée humaine ; cliquez *La pensée des Navahos*, et vous l'aurez sous vos yeux, expliquée en vingt lignes, sous la même rubrique que *La pensée des Omaticayas* dans la Saga des Avatars, sur la planète Pandora. La guerre des étoiles est mieux connue que la guerre de 14.

Et qu'arrivera-t-il de leur corps ? Les humains ont gagné leurs épaulettes : ils ne forcent plus. Non, le travail de force n'existe plus, la console informatique est devenue un outil de travail. Les professionnels poussent des boutons, ils appuient sur une touche, ils manipulent une commande, ils ont tout réduit à la précision et à la puissance d'un *universal joystick*. Tout est devenu un jeu d'enfants, piloter un avion géant, faire avancer, creuser, pivoter les grosses machines, l'outil est une manette ou une commande à distance. Bravo ! La partie riche de l'humanité a gagné son ciel sur terre. Les cabines des tracteurs sont fermées sur l'extérieur, elles sont chauffées en hiver,

climatisées en été, on n'y entend plus la musique du moteur mais de la vraie musique. Plus rien ne force, grince ou hurle, plus rien ne sent l'essence et le diesel, plus rien ne perd de l'huile, il n'y a de sueur que dans les gyms où, sur des appareils surréalistes, faux vélo, fausse charge, faux mouvements, chacun mesure son effort, la perte de son gras, ses pulsations cardiaques et ses performances inutiles. Nous avons peur de devenir des numéros, nous sommes devenus carrément numériques.

Je suis un grand-père du temps des mammouths laineux, je suis d'une race lourde et lente, éteinte depuis longtemps. Et c'est miracle que je puisse encore parler la même langue que vous, apercevoir vos beaux yeux écarquillés et vos minois surpris, votre étonnement devant pareilles révélations. Cela a existé, un temps passé où rien ne se passait. Nous avons cheminé quand même à travers nos propres miroirs. Dans notre monde où l'imagerie était faible, l'imaginaire était puissant. Je me revois jeune, je revois le grand ciel bleu au-delà des réservoirs d'essence de la Shell, je me souviens de mon amour des orages et du vent, de mon amour des chiens, de la vie et de l'hiver. Et nous pensions alors que nos mains étaient faites pour prendre, que nos jambes étaient faites pour courir, que nos bouches étaient faites pour parler. Nous ne pouvions pas savoir que nous faisions fausse route et que l'avenir allait tout redresser.

Sur les genoux de mon père, quand il prenait deux secondes pour se rassurer et s'assurer de notre existence, je regardais les volutes de fumée de sa cigarette lui sortir de la bouche, par nuages compacts et ourlés. Cela sentait bon. Il nous contait un ou deux mensonges merveilleux, des mensonges dont je me rappelle encore les tenants et ficelles. Puis il reprenait la route, avec sa gueule d'acteur américain, en nous disant que nous étions forts, que nous étions neufs, et qu'il ne fallait croire qu'en nous-mêmes.

Août 2010

De quelques morceaux d'une vie

Table des matières

C'était au temps des mammouths laineux	9
DE QUELQUES MORCEAUX D'UNE VIE	
Je suis l'anthropologue	23
De l'importance d'aimer les autobus	29
L'itinéraire d'un enfant gâté par la malchance	37
Octobre 1970 ou La mouche qui sait	47
Chibougamienne	58
Quatre vis	68
Un été animal	75
La route du Lèche-chevreuil	81
DE LA GROSSE PEINE	
La mort est un chat	93
Le dernier sourire du prophète	102
Elle attend la mort	110
DE BEAUX MENSONGES	
Au bout du conte	125
Tous les chemins mènent en Oregon	131

Elles s'appelaient toutes Hironde	139
La vie heureuse de Pancho Villa	145
Pardon à Détroit	151
Le Facebook de Montaigne	159
DU PAYS DE NOS ÂMES	
Pour une politique des points de vue	175
Les trois sapins de la GM	181
De la forêt et des temples	184
Le mélèze et la symphonie du monde	190
Une petite ville dans le lointain	195
Éloge de la platitude	199
La mort de Mumba	207
Épilogue. <i>Salut, Bernard</i>	215
Note bibliographique	223

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

En couverture : Canadian car, 1963. Archives de la Société de transport de Montréal.

Collection « Papiers collés »
dirigée par François Ricard

Jacques Allard

Traverses

Rolande Allard-Lacerte

La Chanson de Rolande

Bernard Arcand

et Serge Bouchard

Quinze lieux communs

De nouveaux lieux communs

Du pâté chinois, du baseball

et autres lieux communs

*De la fin du mâle,
de l'emballage et autres lieux
communs*

*Des pompiers, de l'accent
français et autres lieux communs*

*Du pipi, du gaspillage
et sept autres lieux communs*

Denys Arcand

Hors champ

Gilles Archambault

Le Regard oblique

Chroniques matinales

Nouvelles Chroniques matinales

Dernières Chroniques matinales

Les Plaisirs de la mélancolie
(nouvelle édition)

Margaret Atwood

Cibles mouvantes

André Belleau

Surprendre les voix

Notre Rabelais

Yvon Bernier

En mémoire d'une souveraine :

Marguerite Yourcenar

Michel Biron

La Conscience du désert

Lise Bissonnette

La Passion du présent

Toujours la passion du présent

Serge Bouchard

Les corneilles ne sont

pas les épouses des corbeaux

Jacques Brault

La Poussière du chemin

Ô saisons, ô châteaux

Chemin faisant

(nouvelle édition)

André Brochu

La Visée critique

Ying Chen

Quatre Mille Marches

Marc Chevrier

Le Temps de l'homme fini

Isabelle Daunais

Des ponts dans la brume

Fernand Dumont

Raisons communes

Jean-Pierre Duquette

L'Espace du regard

Lysiane Gagnon

Chroniques politiques

Jacques Godbout
L'Écran du bonheur
Lire, c'est la vie
Le Murmure marchand
Le Réformiste (nouvelle édition)

Louis Hamelin
Le Voyage en pot

Jean-Pierre Issenhuth
Rêveries

Suzanne Jacob
Ah... !

Judith Jasmin
Défense de la liberté

Jean-Paul L'Allier
Les années qui viennent

Jean Larose
La Petite Noirceur
L'Amour du pauvre

Monique LaRue
De fil en aiguille

Robert Lévesque
La Liberté de blâmer
Un siècle en pièces
L'Allié de personne
Récits bariolés
Déraillements

Jean-François Lisée
Carrefours Amérique

Catherine Lord
Réalités de femmes

Gilles Marcotte
L'Amateur de musique
Écrire à Montréal
Le Lecteur de poèmes
Les Livres et les Jours, 1983-2001
La littérature est inutile

Pierre Nepveu
L'Écologie du réel
Intérieurs du Nouveau Monde
Lecture des lieux

François Ricard
La Littérature contre elle-même
Chroniques d'un temps loufoque

Mordecai Richler
Un certain sens du ridicule

Christian Rioux
Carnets d'Amérique

Yvon Rivard
Le Bout cassé de tous les chemins
Personne n'est une île
Une idée simple

Georges-André Vachon
Une tradition à inventer

Pierre Vadeboncoeur
Essais inactuels

Virginia Woolf
Une prose passionnée et autres essais

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2012
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

*J*e suis un grand-père du temps des mammoths laineux, je suis d'une race lourde et lente, éteinte depuis longtemps. [...] Dans notre monde où l'imagerie était faible, l'imaginaire était puissant. Je me revois jeune, je revois le grand ciel bleu au-delà des réservoirs d'essence de la Shell, je me souviens de mon amour des orages et du vent, de mon amour des chiens, de la vie et de l'hiver. Et nous pensions alors que nos mains étaient faites pour prendre, que nos jambes étaient faites pour courir, que nos bouches étaient faites pour parler. Nous ne pouvions pas savoir que nous faisons fausse route et que l'avenir allait tout redresser.

Dans les vingt-cinq essais qu'il a rassemblés pour composer ce volume, Serge Bouchard continue d'évoquer amoureuxment l'univers qu'il habite et connaît depuis toujours, celui des peuples et des gens trop vite oubliés, celui des paysages ravagés

et cependant d'une beauté à couper le souffle, un univers dans lequel il suffit d'un mélèze, d'une petite ville perdue dans le lointain, d'une route au milieu des forêts, du récit d'un conteur, pour réentendre toute la symphonie du monde. À ces évocations à la fois poignantes et enchantées, l'anthropologue-poète entremêle ici des morceaux de sa propre vie, des bribes du passé qui, « au temps des mammoths laineux », c'est-à-dire avant le

grand déferlement de la modernité, l'ont fait ce qu'il est et qu'il ne peut plus ne pas être : un homme des racines et de la vérité des choses, qui sait qu'il n'est rien devant le Temps ou la Nature, et que la mort est partout, tel un chat rôdant autour de tous ceux que l'on aime.

Lire un nouvel ouvrage de Serge Bouchard, c'est entendre encore une fois la musique d'une prose inimitable et suivre une pensée à la fois rigoureuse et buissonnière, dans laquelle l'esprit et le cœur ne se séparent jamais.